

Au cœur de l'évolution et des transformations académiques et théoriques qu'ont connues les *Cultural Studies* se situe le concept de culture sur lequel elles reposent. La transformation de ce concept, c'est le passage d'une vision élitiste de celui-ci étant associée à la littérature, à l'art et à la connaissance (la culture comme civilisation) à une perspective plus terre à terre de la culture comme système de sens partagés et négociés. L'utilisation du sens élitiste de la culture a été principalement le fait des courants *Culture and Society* et *English Studies* qui concevaient comme nécessaire la promotion des classiques littéraires nationaux pour la consolidation d'une culture anglaise face aux menaces de contamination de la vulgarité associée à la langue ordinaire de la société mercantile. Les pères fondateurs des *Cultural Studies* se positionnèrent eux aussi en opposition aux menaces de la culture industrielle, mais dans une perspective moins élitiste, au sens où l'étude de la résistance et des (sous)cultures populaires (Willis), marginales ou prolétaires (Hoggart) deviendront leur objet d'étude principal à partir d'une approche du social par le bas, le quotidien. Avec les *Cultural Studies*, plutôt qu'un esthétisme national ou une menace mercantile abrutissante, la culture deviendra un système de valeurs négociées et contestées, principalement avec la popularisation de certains concepts, telles l'hégémonie et la résistance. Avec le tournant linguistique et textuel, les *Cultural Studies* prennent aussi un virage interprétativiste, cassant le mythe structuraliste de la résistance pour plutôt se pencher sur la notion de réception des valeurs et des éléments culturels transmis. Avec ce tournant épistémologique, le concept de culture fut inscrit dans une textualité et une inflation conceptuelle que les auteurs suggérèrent d'abandonner pour l'ancre de nouveau dans le social à partir d'un matérialisme culturel renouvelé qui éviterait toutefois de retomber dans les excès structuralistes du passé.

Les questions liées à l'engagement politique semblent avoir une importance certaine pour les auteurs qui lient les transformations générales qu'ont connues les *Cultural Studies* à un retrait progressif vers la sphère individuelle et au cloisonnement académique (ghettoïsation). Ils insistent sur la condition de marginalité dans laquelle s'est fondé le courant des *Cultural Studies* en Grande-Bretagne ainsi que sur l'association des pères fondateurs à la mouvance politique de la nouvelle gauche (la mise sur pied de la *New Left Review* et de la *Open University*, par exemple). Ils associent ce changement d'orientation aux effets provoqués par le tournant textuel ainsi que par le contexte plus large de transformations socio-économiques liées au virage conservateur, au post-fordisme et à la globalisation amorcés au début des années 1980. Ce phénomène aurait été illustré, par exemple, par l'acquiescement aux privatisations et à la déréglementation du secteur des communications en Grande-Bretagne sous couvert d'une apologie du plaisir ordinaire. Sans rejeter certaines études importantes produites au sein des *Cultural Studies* (celles du courant postcolonial, entre autres), ils insistent sur l'importance d'une dissociation de la discursivité

excessive (*globaloney*) et du populisme consumériste pour un ré-engagement des chercheurs au sein du social : par exemple, aux côtés de la mouvance anti-mondialiste, qui a mis la culture et la diversité culturelle au centre de ses luttes.

De façon générale, Mattelart et Neveu atteignent de façon satisfaisante les trois objectifs qu'ils s'étaient fixés en parvenant à nous présenter à la fois l'évolution institutionnelle et intellectuelle des *Cultural Studies*, ainsi que les transformations subies par le concept de culture et par la notion d'engagement politique. D'ailleurs, l'une des forces majeures de cet ouvrage réside dans la capacité de synthèse et de critique des auteurs qui résument une quantité importante de phénomènes, débats et développements théoriques en un nombre limité de pages tout en produisant un bilan critique et en offrant des pistes de réflexion pour le développement futur de ce champ d'étude. Lun des points importants de cette réussite réside dans la forme plutôt que dans le fond. En effet, le texte garde sa cohérence et sa fluidité par l'utilisation récurrente d'encadrés dans lesquels sont présentés des auteurs, des débats ou des courants théoriques plus particuliers, qui ont pu être secondaires, mais qui ont influencé le développement des *Cultural Studies*. D'ailleurs, ces encadrés constituent un instrument pédagogique utile, puisqu'ils permettent aux personnes intéressées à des sujets plus particuliers de cibler les auteurs et ouvrages importants. Ce livre, dont l'objectif premier était d'offrir une courte synthèse autour d'une question particulière, y réussit pleinement. Toutefois, il faut noter que certaines affirmations des auteurs tendent, parfois, vers la généralité (elles s'avèrent même douteuses dans un cas précis : l'affirmation de la dominance des universités privées dans le réseau universitaire canadien, alors que le financement est public (p. 74), ce qui ne remet toutefois pas en question la pertinence et la qualité générale de l'ouvrage.

Bryan D. Palmer, *Cultures of Darkness. Night Travels in the Histories of Transgression (From Medieval to Modern)*, New York: Monthly Review Press, 2000, xiii + 609 pages.

Reviewer: Gavin Smith
University of Toronto

"A gamble to admire, a pleasure to read, a provocation to think." Such was Perry Anderson's view of Carlo Ginzberg's work, quoted here (p. 55), and so too could Palmer's book be described. With an established reputation as one of Canada's foremost labour historians, Palmer, who has also produced a study of E.P. Thompson and a critique of the "descent into discourse" in the humanities and social sciences, here turns his attention to how transgressions and mysteries beyond the glare of light are simultaneously "externally imposed [and] also internally, subjectively constituted." From pirates to pornography, from blues to Breugel this is a kaleidoscopic

ride taken with a word-master of magnificent mastery. It is at times hard to decide if the excitement of turning a page comes from anticipation of the next adventure into the weird and wonderful or a fascination with Palmer's almost infinite ability to turn a phrase.

Oddly enough, for this reader at least—perhaps too habituated in the pedestrian reading of the social scientist—two feelings pulled against one another on first encountering the book: excitement at its originality and promise, and a daunting sense that one might get lost within the thickets of this so-unfamiliar forest. It was my son who helped, reminding me that halfway into the forest, the dog is already on its way out—and so I leapt in. And soon realized that I should have been reassured from the start by my older familiarity with Palmer's now well-established descriptive and argumentative skills. At first glance we seemed to be going anywhere, like a ride in Harry Potter's old Ford Anglia, but then we begin to realize that what this book does is lift the rock of oppression's weight, the rock so well studied in Palmer's earlier works, to allow a glimpse of the activities beneath. In his own words, "[The] book...does not so much champion marginalization and transgression as acknowledge their *coerced* being, explore their cultural resiliences, and suggest that their historicized presence, constrained limitations, and capacities to articulate a challenge to ensconced power are never islands in themselves. They are always reciprocally related to the material world of production and exchange..." (p. 457).

And so, it turns out, the book carries us forward through epochs and transformations, the escapes from regimented normality and the shrieking articulations of crises—as witches and peasants witness the ancien regime's collapse, and then the early search for revolution is expressed through the prodding offenses of pornography or the wild flights of fantasy. By a third of the way through the book we find ourselves in early capitalism, its time, its spaces and the movements between: the "dark and dangerous labours [of] productions of the night," the emergence of the "dark continents [of] empire and race" and the slipping-between of pirates and maroons. Then capitalism's gendered power grows ever bigger and more rigid as its regnant climax is reached—bomb-throwers and the devil light up the shadowy night. Almost two-thirds of the way through the book, we begin to meet the transgressive expressions of capitalism's plodding permanence, both within the heart of the beast and at its furthest reaches as well. Here the insights of the historian only too familiar with the sweated regimentations of labour and the struggles for collective solidarity throws a penetrating light on the expressive individualities of blues, beats and noir and the tragic possibilities of bandits, rage and riot.

A work that will stimulate the teacher seeking a new way of presenting witchcraft or ritual and that will draw students into a world of reality that exposes the limits of their imaginations, Palmer's book is at its best in my view when the author is enmeshed with the working people and political activists that he so evidently admires and so splendidly rep-

resents in these pages. The bias could be mine though. Here after all is a writer whose glistening prose had given substance to my unease with the cultural turn in every discipline from anthropology to zoology, now taking my hand and steering me through the darkness with the ever brighter torch of...culture itself. Strange and unpredictable are the twists and turns of night travels with Palmer. Where will this bibliophile *par excellence* take us next on his adventures into history through the world of books?

Caroline Humphrey, *The Unmaking of Soviet Life: Everyday Economies after Socialism*, Ithaca, NY: Cornell University Press, 2002, xii + 265 pages.

Reviewer: *Alan Smart*
University of Calgary

The "unmaking" of Soviet life is at the same time the construction of new ways of enduring and comprehending the post-socialist condition. In this volume, Caroline Humphrey points out the limitation of the idea of "transition" since it invalidly implies knowledge of where the society is going. Instead, she draws on her long experience with detailed fieldwork in Russia and Mongolia to provide incisive and provocative sketches of poorly understood facets of daily life. These essays make it very clear that whatever is emerging is internally complex, simultaneously building on the past (both Soviet and pre-Soviet) and rejecting it, and takes very distinct forms in different places and for different groups.

The book is a collection of previously published essays (except for one chapter on the domestic mode of production) supplemented by a new introduction by Humphrey and several short section introductions and a preface by the editors of the series "Culture and Society after Socialism." The essays originally appeared between 1991 and 2000, and we often see themes briefly introduced in an early essay explored in considerable depth in later ones. This gives a sense of a developing vision, but generally later accounts expand rather than overturn previous analyses. The series editors' short introductions also provide a clearer idea of the broader relevance and the connections between the different essays.

Humphrey's theoretical approach sees both cultural determinism and rational choice as inadequate. Instead, she explores the various ways in which previous modes of life and routines constitute repertoires by which people can organize their activities and understand their lives. At the same time, their repertoire is also being enhanced. A good example of this is the final essay on urban shamanism, where traditions are selectively emphasized and reinterpreted. The majority of the essays deal either with illegal practices, such as bribery, protection rackets and theft, or with consumption practices and their relationship to changing forms of person-